

Outamaro n'est pas seulement regardé au Japon, comme le fondateur de l'ÉCOLE DE LA VIE, n'est pas seulement considéré comme un admirable dessinateur d'oiseaux, de poissons, d'insectes, il est admiré comme un des grands maîtres de la PEINTURE DU PRINTEMPS : peinture qui, au Japon ne veut pas seulement dire la peinture du renouveau de la terre, mais ce que nous qualifions en Europe de « peinture légère. »

Je possède un rare album, daté de 1790, et ayant pour titre : *Foughen-zô* OU PROMENADES AU TEMPS DE LA FLORAISON DES CERISIERS (1) qui donne

(1) Il n'est pas un goût plus sincèrement national, dit M. Bousquet, dans le JAPON DE NOS JOURS, que le penchant des Japonais pour les scènes de la nature, leur amour de la végétation et des fleurs. Non seulement les riches entourent leurs demeures de plantations, mais il n'est si modeste cabane, dont le seuil ou la cour ne contienne quelque arbuste, et dont un vase de fleurs n'égayé l'in-

l'idée de cette peinture, en mettant dans la floraison des arbres à fleurs de la province de Yoshino-Yama, de jolies promeneuses.

A cette série se rattachent les albums : *Yéhon Waka-yébisu*, POÉSIES JAPONAISES DU PREMIER JOUR DE L'AN, *Yéhon Guin-sékaï*, POÉSIES SUR LA NEIGE ; *Yéhon Kiôghétsubô*, POÉSIES SUR LA LUNE.

térieur... Au printemps, on va voir fleurir les pruniers *mumé* à Mumeyaski, sur le Tokaïdo un peu plus tard, en avril, on se rend en foule à Muko-Sima, à Ileno, à Oji, pour admirer la neige rose qui tombe des cerisiers, formant un merveilleux contraste avec la sombre verdure des sapins qui les entourent. Du matin au soir, ces jardins sont remplis de promeneurs de tout âge et de toute condition, auxquels de petites cases de bambou, ornées de lanternes de papier, offrent un abri provisoire. On sert des gâteaux, du thé, des infusions de fleurs de cerisiers. On y vend des joujoux. Des jeunes filles y font de la musique, et tout inspire le bonheur, l'insouciance et la gaieté. En juin, vient le tour des *fudsi*, glycines. Les pique-niques s'organisent. Les poètes déploient leur verve, et attachent un madrigal aux branches de l'arbre qui les a abrités. Peu de temps après, c'est encore sur le bord de sa rivière, que le peuple de Yédo va admirer les iris, qui poussent en quantité considérable, variés de couleur et d'aspect, au milieu des marécages voisins. Enfin en automne, le *kiku* chrysanthème est la fleur favorite. Les jardins, où elle est cultivée, ne désemplissent pas, jusqu'au moment où les frimas viennent tuer les fleurs, et confiner les Japonais chez eux.

XXII

Outamaro a dans son œuvre toutes sortes de compositions, et de compositions, où l'imagination de l'artiste témoigne d'une grande ingéniosité.

Je citerai, par exemple, la série des *Quatre dormeurs*, où Outamaro, donnant dans la petite image du fond de la planche, la reproduction d'un dessin ancien de maître, fait, pour ainsi dire, de l'œuvre consacrée, une parodie spirituelle par une grande scène de sa composition, une scène qui n'est pas sans rapport avec les scènes de l'Histoire ancienne, interprétées par le crayon puissamment bouffe de Daumier.

Je citerai encore cette série, où contrairement à Grandville cherchant aux animaux des silhouettes humaines, Outamaro donne à des hommes, grâce à sa savante étude des bêtes, donne par le contournement et la déformation,

une similitude inquiétante avec certains animaux (1).

Je citerai enfin, dans un tout autre ordre, cette série où l'on voit, en tête de chaque planche, une paire de bésicles, dont l'un des verres porte : *Yeux de parents*, et l'autre : *Enseignements*, et dont la vraie traduction est : *Conseils de parents*, — et qui semblent une suite de petites actions de la vie privée, faites comme sous le commandement de ces vieux yeux, et à l'effet de les contenter et de les réjouir (2).

(1) Et le peintre est servi, aidé dans ces métamorphoses, par un des habillements les plus primitifs, ainsi que le décrit M. Remy dans ses *NOTES MÉDICALES SUR LE JAPON* : des sandales de paille aux pieds, les membres inférieurs nus, une serviette blanche passée entre les jambes et attachée à la ceinture, une veste à large manches ouverte sur le devant, un chapeau hémisphérique sur la tête contre le soleil, un mouchoir bleu pour s'essuyer la figure : c'est là tout le vêtement du Japonais du peuple, quand il n'est pas seulement habillé de tatouages.

(2) Il y a même chez Outamaro des ingéniosités, non pas non seulement dans l'invention des sujets, mais dans le faire. C'est ainsi que le *JAPON ARTISTIQUE* a donné une servante d'une maison de thé, une servante que la légende de l'image nous apprend servir dans la maison *Maniba*, et qui, dans l'original sur une feuille de papier, mince comme une pelure d'oignon, et où on la voit à la fois de face et de dos, est imprimée avec une telle exactitude de repérage, que la feuille, traversée par la lumière, ne laisse apercevoir qu'un seul personnage.

XXIII

Parfois Outamaro abandonne la représentation de la vie réelle, et se laisse aller à des imaginations charmantes dans le chimérique. On connaît de lui une série d'une douzaine de planches, intitulée : *LES BONS RÊVES* : *c'est autant de gagné*, où derrière la tête de l'homme ou de la femme qui dort, il montre, dans le lointain de la planche, il montre en action, le rêve qu'ils font.

Un rêve qui leur sort, non du cerveau, mais de la poitrine, et un peu à la façon d'un phylactère sortant de la bouche de nos saints, et qui, dans l'image japonaise, s'étend et s'élargit en forme de cerf-volant.

On voit le sommeil d'une fillette évoquer une exquisite dinette, qu'elle mange gourmandement; on voit le sommeil d'une charmante jeune fille, dont le visage transparait à travers

l'écran rabattu sur ses yeux, et qui rêve qu'elle est devenue une princesse, dont le norimon traverse la campagne sous l'escorte d'une nombreuse troupe de femmes de compagnie et de service; on voit le sommeil d'une courtisane du Yoshiwara, la transporter dans un petit intérieur, où la prostituée sortie de la prostitution, se livre avec l'homme aimé, aux soins du ménage; on voit le sommeil d'un vieux domestique de samurai, le faire revivre au beau temps, où il était raccroché dans la rue, par une basse fille encapuchonnée.

Et dans cette série humoristique, il n'y a pas seulement les rêves des êtres humains, il y a les rêves des bêtes; et l'on assiste au sommeil d'un vieux chat, rêvant aux jours alertes et voleurs de son jeune âge, où il dévorait le poisson apprêté pour le repas de son maître, en dépit de ses efforts pour lui arracher de la gueule, en dépit de l'énorme bambou apporté par la femme pour le battre.

XXIV

Outamaro jouissait de la plus grande popularité.

Au commencement de ce siècle, un voyageur de la province d'Ivaki, qui continuellement était en course dans la région du Nord pour ses affaires, et qui se trouvait être, en même temps, un amateur passionné de gravures, visitant les collectionneurs des villes où il passait, ce voyageur affirmait que dans toutes les provinces du Japon, Outamaro était considéré comme le plus grand maître de l'Empire, tandis que Toyokouni était très peu connu.

Moi même, dans les images, je découvre un curieux témoignage de cette popularité : c'est un sourimono, ayant tous les caractères du dessin du maître, et qui est bien certainement d'un de ses élèves. Or, ce sourimono représente un grand bateau de plaisance, dont la

cabine est remplie de femmes, de femmes à l'élégante figuration desquelles travailla le pinceau de l'artiste, pendant toute sa vie : un bateau portant en gros caractères Outamaro, *le bateau Outamaro* (1).

A l'appui de ce récit du voyageur japonais, et de l'image du bateau Outamaro, l'on conte que dans les dernières années de la vie d'Outamaro, son atelier était, toute la journée, assailli d'éditeurs lui faisant des commandes, absolument comme s'il n'existait pas d'autre artiste que lui au Japon.

Le talent Outamaro était même apprécié en Chine, dont les bateaux marchands débarquant à Nagasaki, achetaient, en grand nombre, ses impressions en couleur.

(1) L'appellation a été facilitée par la fin du nom porté au Japon par tous les bateaux, et qui est *maro*.

XXV

Parmi les peintres contemporains, en dehors de Toyokouni, qui a été le rival et le concurrent d'Outamaro, et qui, dans ses compositions a eu le même objectif de grâce, il est un autre maître, avec lequel parfois Outamaro a la plus grande parenté, et dans les impressions duquel il faut quelquefois, au meilleur connaisseur des estampes japonaises, chercher la signature, pour être bien sûr que l'image n'est pas du fondateur de l'ÉCOLE DE LA VIE. Ai-je besoin de nommer Yeishi, dont les femmes d'un aspect plus ingénu, plus mystique, on peut même dire plus religieux, enfin, plus femmes de nos miniatures moyenâgeuses, ont les longueurs fluettes, les petits cous frêles, les avant-bras maigres, en même temps que la nonchalance orientale des attitudes et des mouvements des femmes d'Outamaro.

Il est encore entre les deux peintres une plus grande ressemblance, c'est qu'eux deux seuls, dans la coloration de leurs *Nishiki-yé*, ont édité des planches coloriées, ainsi que la « Promenade du petit daimio, un moineau sur la main », ont édité des planches, dont le charme harmonique est obtenu par l'unique emploi sur un fond jaunâtre, du bleu, du vert, du violet, avec dans ces trois colorations, le noir d'une robe ou d'une ceinture : — un charme à la fois doux et sévère, un charme demi-deuil.

XXVI

Dans ses compositions, il arriva quelquefois à Outamaro de faire allusion aux hommes du pouvoir, au bout d'un pinceau spirituellement allusif. N'ai-je pas indiqué dans une série sur Taikô, le héros vainqueur des Coréens, l'homme populaire de la fin du seizième siècle, une planche, où il est représenté courtisant un jeune seigneur, dont l'armoire est très reconnaissable sur sa manche. Est-ce bien un jeune seigneur du temps de Taikô Hidéyoshi.

Enfin, mal en prit au peintre de toucher à la politique la dernière fois qu'il le fit, lorsqu'il publia la planche ayant pour légende : LES PLAISIRS DE TAÏKÔ AVEC SES CINQ FEMMES DANS L'EST DE LA CAPITALE ; une planche tryptique représentant le héros à la tête de singe (1) rendant

(1) Une curieuse statuette en bois du général Sarou, « du général singe » a été reproduite dans la 34^e livraison du JAPON ARTISTIQUE.

la coupe de saké qu'il vient de vider, au moment où un homme agenouillé lui présente sa coiffure officielle, le *kammuri*, la coiffure du plus haut titre, et que sous les arbres en fleurs, dans le pourtour d'un rideau de soie, où se répètent en violet ses armoiries, s'avance avec un port de reine vers l'illustre guerrier, entouré de femmes, l'épouse légitime, tenant à la main un éventail fermé, et sur ses cheveux dénoués et répandus sur ses épaules, portant comme coiffure, deux grandes touffes de chrysanthèmes en or et en argent.

Cette impression, à l'apparence innocente, serait un rappel de la fin du fameux Taikô, tombé au déclin de sa vie dans le libertinage et la dissolution des mœurs, un rappel sanglant à Iyenari, portant le nom honorifique de Dunkiô-in, le onzième shogun de la famille de Tokugawa, le shogun régnant dans les dernières années de l'existence d'Outamaro, et qui, paraît-il, était une sorte de Louis XV voluptueux et amateur des arts, ainsi que l'a été le monarque français.

Outamaro était condamné à la prison par les autorités de Yédo, prison dont il sortit le corps affaibli et malade.

XXVII

Bien avant de savoir qu'Outamaro était une sorte de peintre officiel du Yoshiwara, un jour, en feuilletant, avec Hayashi, sa suite des DOUZE HEURES, devant la sixième planche, représentant cette femme gracieusement longue, habillée d'une robe pâle, étoilée de dessins tels que des étoiles de mer, à l'azur délavé et comme noyé dans l'eau, cette femme, à laquelle une mousmé présente, agenouillée, une tasse de thé, et dont le cou frêle, un haut d'épaule voluptueusement maigre de phtisique, un petit sein pointu, sortent de l'étoffe tombante, je disais à Hayashi :

— L'homme qui a dessiné cette femme devait être un amoureux du corps de la femme ?

— Vous l'avez dit, me répondit Hayashi, il est mort d'épuisement.

En effet, Outamaro est mort dans sa maison du pont de Benkei, de l'abus du plaisir, et un peu de son séjour en prison, et encore, à la sortie de la prison, de son travail sans trêve et sans repos, pour satisfaire à toutes les commandes en retard, et aux nouvelles commandes arrivant tous les jours.

XXVIII

Tout peintre japonais a une œuvre érotique, a ses *shungwa* (ses peintures de printemps). Le peintre des Maisons Vertes, avec son talent appartenant à la grande prostituée, au riche amour vénal, ne pouvait ne pas avoir, en son immense production, son œuvre libre, des images à la Jules Romain, un *enfer* en style bibliographique.

Mais vraiment la peinture érotique de ce peuple est à étudier pour les fanatiques du dessin, par la fougue, la furie de ces copulations, comme encolérées ; par le culbutis de ces ruts renversant les paravents d'une chambre ; par les emmêlements des corps fondus ensemble ; par les nervosités jouisseuses de bras à la fois, attirant et repoussant le coït ; par l'épilepsie de ces pieds aux doigts tordus, battant l'air ; par ces baisers bouche à bouche dévorateurs ; par ces

pamoisons de femme, la tête renversée à terre, avec la *petite mort* sur leur visage, aux yeux clos, sous leurs paupières fardées, — enfin, par cette force, cette puissance de la linéature, qui fait du dessin d'une verge, un dessin égal à la main du Musée du Louvre, attribuée à Michel-Ange.

Puis, quoi ! au milieu de ces frénésies animales de la chair, des recueillements savoureux de l'être, des affaissements béats, des cassements de cou de nos peintres primitifs, des attitudes mystiques, des mouvements d'amour presque religieux.

Parfois dans ces compositions érotiques, des imaginations drolatiquement excentriques, comme ce croquis, montrant le rêve luxurieux d'une femme, ayant rejeté ses couvertures loin de son corps en chaleur, et qui voit une farandole de phallus, ballant et dansant sous des robes japonaises, en s'éventant avec d'immenses éventails : une composition tout à fait originale, sortie de la cervelle et du pinceau d'un artiste, en une heure de caprice libertin.

Parfois des planches terribles, des planches qui font un peu peur. Ainsi sur des rochers verdissés par des herbes marines, un corps nu de femme, un corps nu de femme, évanoui dans le

plaisir, *sicut cadaver*, à tel point qu'on ne sait, si c'est une noyée ou une vivante, et dont une immense pieuvre, avec ses effrayantes prunelles en forme de noirs quartiers de lune, aspire le bas du corps, tandis qu'une petite pieuvre lui mange goulûment la bouche.

Et encore dans ce livre étrange qui a pour titre : *Yéhon-Kimmo-Zuyé*, L'ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE POUR LA JEUNESSE, et dont les dessins ont une certaine parenté avec les livres des écrivains à l'imagination dérégulée, aux concepts extravagants, à ces livres un peu fous, ou selon Montaigne, « l'esprit faisant le cheval échappé, enfante des chimères », dans ce recueil astronomique, astrologique, physiologique, hétéroclite, ce sont des espèces de rebus philosopho-pornographiques, où la sexualité des humains se change en cartes du ciel et de la terre, où la mentule des hommes se transforme en bonshommes fantastiques de planètes inconnues, où les parties naturelles de la femme deviennent tantôt un oiseau de proie apocalyptique, tantôt un paysage où l'on reconnaît le Fuzi-yama.

Outamaro a donc été l'imaginateur d'un certain nombre d'albums en noir et en couleur, où se retrouvent les qualités du dessinateur, mais où le nu de ses courtisanes à poil n'a plus, pour

moi, la grâce qu'elles agitent et remuent dans leurs longues et enveloppantes robes.

Il est toutefois quelques compositions dignes du maître. Dans le livre intitulé : LE PREMIER ESSAI SUR LES FEMMES, il est un charmant dessin : le dessin d'une femme, les bras passés, les bras passés de loin autour du cou de son amant, et sa tête dans un penchement de colombe amoureuse, tombée contre la poitrine de l'homme qu'elle caresse de sa nuque, tandis que le bas des deux corps est soudé dans le rapprochement sexuel.

DANS MILLE ESPÈCES DE COULEURS, il est une planche amusante. C'est une femme laissant tomber sa lanterne, à la vue de quatre pieds sortant de dessous une couverture, de quatre pieds, dont deux très poilus, avec à peu près cette légende dans la bouche de la femme : « *Comment quatre pieds dans le lit d'une seule personne!* »

Une planche épouvantante d'Outamaro comme représentation de la Luxure, nous fait voir un monstre, un énorme homme à la chair pâle, exsangue, toute semée de tirebouchons de poils, la bouche hideusement déformée par le spasme du plaisir, vautre, aplati sur le corps délicat et gracile d'une jeune femme : une planche où dans la jouissance physique d'un être humain,

bien certainement le dessinateur a cherché à rendre la jouissance du crapaud, par un souvenir de sa série, où le petit éventail placé en haut de chaque planche indique une imitation d'animal par un homme, et où par les attitudes et la gesticulation, c'est dans une planche presque la transformation d'un homme en crabe, dans une autre la transformation d'un homme en crapaud.

Cette planche fait partie d'un album en couleur ayant pour titre : LE POÈME DE L'OREILLER, une merveille d'impression, d'une douceur, d'une harmonie, dont, je le répète, aucune impression européenne n'approche, et où la clarté des corps nus s'enlève si lumineusement des couleurs de vêtement de soie, éparpillés sous les ébats amoureux, et où la tâche fauve des monts de Venus se détache si voluptueusement sur la blancheur à peine rosée de la peau féminine.

Le recueil a pour première planche une composition originale. Cet Outamaro, qui dans sa série fantastique et tout à fait inférieur à Hokusai, et qui n'a rien de pareil aux cinq têtes terrifiques de ce maître, possède le fantastique dans l'érotisme. Et voici ce que représente cette planche : une divinité marine, violée sous l'eau par des monstres amphibies au milieu de la cu-

riosité de petits poissons cherchant à se glisser avec les monstres, tandis qu'accroupie sur le rivage d'un îlot, une jeune fille, une pêcheuse demi nue, regarde l'étrange et trouble spectacle de l'abîme, toute molle, toute ouverte à la tentation.

XXIX

Outamaro mourait à Yédo, en 1806, le troisième jour du cinquième mois du calendrier lunaire (1). Dans les anciens exemplaires de Ou-

(1) L'année japonaise a douze mois, comme la nôtre. Le premier mois dans la langue poétique, et dans la langue parlée à la cour du mikado, s'appelle le *mois aimable*, à cause de la bonne amitié qu'on suppose, engendrée par les cadeaux et les visites du Jour de l'An. Le nom du deuxième mois, c'est le mois où l'on double ses vêtements, et c'est l'époque des grands froids. Le troisième mois, est le mois de la *résurrection* ou du commencement du printemps, très précoce sous ces latitudes. Le quatrième mois, le mois du *deutzia*, fleur ressemblant au jasmin. Viennent ensuite les mois de la *sécheresse*, le mois des *missives*, parce que, selon l'ancienne coutume, l'on s'écrivait alors des lettres de félicitations; puis les mois de la *chute des feuilles*, de la *longue clarté*, le *mois sans dieu* où la divinité, du tonnerre est censée mourir, sans être remplacée par une autre, le mois de la *gelée blanche*, et enfin celui de la *course des maîtres*, qui, dans les derniers jours de l'année, sous le coup des affaires à terminer, sont toujours par voies et par chemins.

kiyo-yé Rouikô, la date de la mort d'Outamaro est faussement donnée, comme ayant eu lieu le huitième jour, du douzième mois de la quatrième année de Kwanseï, qui est l'année 1792. Or, l'ANNUAIRE DE YOSHIWARA ayant été publié en 1804, et la planche représentant un « Olympe japonais » étant daté : *Le jour de l'an 1805*, la vraie date de la mort d'Outamaro est postérieure : c'est la date de 1806, donnée dans un exemplaire d'une date plus récente, possédé par un amateur de Tokio, qui a bien voulu en faire faire une copie pour Hayashi, lors de son dernier voyage au Japon.